



LEMAIRE, André, *Inscriptions hébraïques. Tome I. Les ostraca. Introduction, traduction, commentaire*

Paul-Émile Langevin

Volume 33, Number 3, 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705640ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705640ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langevin, P.-É. (1977). Review of [LEMAIRE, André, *Inscriptions hébraïques. Tome I. Les ostraca. Introduction, traduction, commentaire*]. *Laval théologique et philosophique*, 33(3), 328–330. <https://doi.org/10.7202/705640ar>

ci : a) on décèle un attachement préférentiel à la mère chez au moins un tiers des vocations comportant la pratique du célibat; b) l'insatisfaction touchant le fonctionnement des institutions d'Église est la première cause des abandons, une cause qui joue plus souvent que le malaise sexuel; c) on distingue plus nettement que par le passé entre la décision vocationnelle, la persévérance, l'efficacité dans l'action, la capacité de tirer un bénéfice personnel de son action ministérielle; d) le discernement des vocations basé uniquement sur la psychométrie est nettement dépassé; on s'oriente vers l'analyse de la capacité qu'aurait un candidat « de vivre comme membre d'une communauté, de réagir à des situations changeantes », et surtout sur son aptitude « à comprendre en profondeur des personnalités autres que la sienne propre ».

Le présent ouvrage traduit la vision d'un psychanalyste capable de conduire une analyse critique rigoureuse. C'est l'analyse d'un homme de science qui tire profit des recherches scientifiques en cours, tout en reconnaissant certaines faiblesses méthodologiques des auteurs. Pareil travail ouvrira certes des avenues à de nouvelles recherches sur le thème de la vocation.

Aurèle ST-YVES

Charles Harold DODD, **Les paraboles du royaume de Dieu**. Déjà là ou pas encore ? Coll. Parole de Dieu, Paris, Éditions du Seuil, 1977, (14 × 20,5 cm), 187 pages.

L'A. montre merveilleusement comment Jésus a fabriqué ses paraboles à partir de matériaux pris à la vie quotidienne des gens de son temps (situations, proverbes courants, contes, espoirs, structures sociales, catégories de pensée, etc.). Par le moyen des paraboles, l'A. l'établit très bien, Jésus montrant qu'en lui le Royaume a fait irruption dans l'histoire du monde.

L'ouvrage n'en comporte pas moins certains dangers, certaines limites qu'un lecteur averti peut aisément dépasser. D'abord, il y a un danger évident : celui de regarder ces paraboles comme si elles « avaient été dites une fois pour toutes » et pour un seul moment historique. Pourtant, la puissance de la Parole de Jésus garde, dans les paraboles comme dans les autres paroles du Nouveau Testament, une

force d'impact. Grâce à notre soumission à cette puissance, la Parole de Dieu peut continuer encore aujourd'hui, peut-être plus que jamais, à faire irruption dans notre vie personnelle et collective. On parlerait à ce propos de « contraction eschatologique ».

Un second danger guette le lecteur des paraboles et du présent ouvrage de Dodd, le danger de ne pas se laisser entraîner par l'Esprit pour réactualiser les paraboles de Jésus. Il faudrait refaire pour son propre temps, à partir de son milieu historique quotidien, des paraboles toujours renouvelées, cohérentes avec les énoncés théologiques des paraboles de Jésus (pointes des paraboles), conservant leur impact psychologique et social (éléments structuraux culturels adaptés à notre temps), conservant l'objectif pédagogique des paraboles initiales (conduire à la découverte de Jésus, du Royaume, mais surtout du règne de Dieu). Telle est la tâche qu'on pourrait poursuivre avec la puissance d'un Esprit plus que jamais à l'œuvre pour construire, révéler et préparer le retour final de Jésus.

L'ouvrage de Dodd garde une valeur sûre pour le pasteur qui veut s'approcher des dires et du milieu de Jésus pour bien redire — *mais aujourd'hui* — la parole et les paraboles de Jésus, et qui veut surtout en fabriquer d'autres dans ses homélies et ses catéchèses pour le plus grand bien de notre temps soumis à la même Puissance et à la même Parole que le temps de Jésus.

Raymond TRUCHON

André LEMAIRE, **Inscriptions hébraïques**. Tome I. Les ostraca. Introduction, traduction, commentaire. Collection « Littératures anciennes du Proche-Orient » 9, Paris, (13 × 20 cm), Éditions du Cerf, 1977, 304 pages.

Ch. Clermont-Ganneau découvrait en 1870 les premières inscriptions rédigées en hébreu ancien. Maintenant, plus de 250 ostraca paléo-hébreux sont l'objet de recherches conduites par les épigraphes, les linguistes, les historiens et les bibliistes. C'est toute l'histoire du Proche-Orient ancien qui s'en trouve éclairée sous les aspects les plus étonnants et les plus divers. La valeur historique de ces documents ne fait plus de doute. « Ce sont des témoignages directs, souvent datables à quelques an-

nées près, et surtout peu suspects de chercher à déguiser la vérité: ils n'ont aucune prétention littéraire et ne devaient être utilisés que peu de temps, une année tout au plus: après usage, on les effaçait ou on les jetait sur un tas de débris » (p. 13). L'intérêt du présent recueil des ostraca paléo-hébreux, c'est qu'il réunit des pièces dont certaines sont difficiles à repérer dans les volumes techniques et rares qui les présentent; de plus, l'A. découvre l'intérêt *historique* de documents dont les savants avaient présenté jusqu'ici les aspects paléographiques ou philologiques le plus souvent.

Lorsque l'A. parle d'*ostraca*, il prend le mot au sens précis: il s'agit de « tessons de potterie, (de) morceaux d'un vase déjà brisé, sur lesquels on a écrit, ou incisé, un texte: dans ce dernier cas, il n'y a aucun lien direct entre le contenu du texte et la céramique utilisée » (p. 14). L'A. inclut toutefois parmi les *ostraca* les « inscriptions sur jarre » rattachées aux collections de Samarie, de Lakish et d'Arad. Les ostraca trop fragmentaires pour être significatifs, ou dont on ne peut lire un mot complet, sont laissés de côté: leur intérêt historique paraissait trop mince à l'A. Ce sont les ostraca paléo-hébreux de l'époque royale israéliite, c'est-à-dire des années 1020 à 587 avant Jésus-Christ, qui font l'objet du présent recueil.

La méthode employée par l'A. est aussi rigoureuse que simple: elle comprend trois types d'étude touchant trois aspects distincts et complémentaires d'un même ostracon. D'abord l'étude paléographique (qui consiste à établir le texte de l'ostracon à l'aide des originaux ou des photos qu'on en a tirées), puis l'étude philologique (proposant le sens et les traductions le plus précises possible), enfin l'interprétation historique (découvrant le milieu géographique et historique, la topographie historique surtout). C'est à l'organisation administrative des royaumes de Juda et d'Israël que s'intéresse surtout l'A.: les ostraca sont aptes d'ailleurs à faire connaître surtout cet aspect de la vie du Proche-Orient. Après avoir étudié les diverses pièces d'une collection, l'A. présente un bref exposé de synthèse sur les données historiques que fournit l'ensemble qui vient d'être étudié. L'ouvrage comprend une bibliographie sommaire pour chaque série d'ostraca étudiée, ainsi que l'index des *noms propres* mentionnés dans les

ostraca, et des *références bibliques* utilisées dans le commentaire que fournit l'A.

La collection des ostraca de Samarie peut être datée des années 800-750 avant le Christ. L'A. croit pouvoir aller plus loin que L.T. Kaufman (cf. thèse présentée au *Harvard Divinity School* en 1966) pour dégager le sens précis des textes et les éléments touchant la géographie et l'administration du royaume de Samarie. L'étude des *noms de personnes* révèle la diversité des populations de la Samarie et des environs, ainsi que la quantité des problèmes politiques ou religieux qui en résultaient tout probablement. L'étude des *noms de lieux* permet de préciser et de compléter les données bibliques sur la topographie historique d'Israël. Il en résulte en particulier une carte administrative du territoire de Manassé à l'époque royale. Ces ostraca se rattacherait à l'administration des « biens de la couronne », à l'approvisionnement (surtout en huile et en vin) dont les courtisans du palais royal avaient la responsabilité. Les données que fournit une telle interprétation générale des ostraca de Samarie est en accord avec ce que nous savions déjà de l'administration ancienne de l'Égypte et d'Ougarit. Les ostraca de Samarie seraient donc des écrits de comptabilité produits par des scribes de Samarie, vers 795-794 et 776 avant le Christ, écrits indiquant le domaine royal d'où venait le produit dont il s'agissait, ainsi que le nom de l'intendant responsable du domaine.

Le premier des ostraca de la série de Lakish fut trouvé en 1935. Actuellement, nous possédons 22 ostraca de Lakish, assez longs et significatifs, qui remonteraient environ à l'année 589 avant le Christ. « Cette collection constitue... un témoignage historique de première main sur l'atmosphère des toutes dernières années du royaume de Juda et sur l'organisation militaire de la région stratégique de la Shephélah, dont Lakish était la capitale, à la veille même de la deuxième invasion chaldéenne » (p. 143).

La collection des ostraca d'Arad est le fruit de fouilles conduites dans les années 1962-67. Elle comprend 18 ostraca qui sont comme les « archives de la citadelle » et 8 petits ostraca trouvés près du temple. C'est la plus importante collection d'ostraca paléo-hébreux découverte jusqu'à ce jour. Elle est moins abondante que celle de Samarie, mais elle comprend des textes plus longs, dont le contenu

est plus varié. Ces ostraca ont encore le mérite de s'étaler sur une plus longue période de temps, soit du dixième siècle au début du sixième siècle avant le Christ. Ces documents nous renseignent sur le réseau des forteresses militaires qui étaient répandues au sud de Jérusalem. On y voit comment les magasins royaux étaient administrés, comment l'armée judéenne était organisée vers 600 avant le Christ; des événements historiques importants, touchant les rapports d'Israël avec l'Égypte ou Edom, par exemple, y sont mentionnés.

Divers ostraca s'ajoutent aux trois séries que nous venons de mentionner.

Dans ce petit ouvrage, un nombre impressionnant d'ostraca de provenance assez variée se trouvent réunis. La quantité de renseignements historiques précis semblera assez mince et prosaïque à plus d'un lecteur; mais les données sont assez nombreuses et significatives pour renforcer maintes indications historiques ou géographiques de la Bible. Cet ouvrage sans prétention, tout simple d'apparence, conduit toutefois selon une méthode claire et rigoureuse, est fondé sur une connaissance large et bien à jour des études touchant l'épigraphie du Proche-Orient ancien.

Paul-Emile LANGEVIN, S.J.

Pierre GRISEL, *Vérité et histoire. La théologie dans la modernité. Ernst Käsemann*. (Théologie historique, n° 41) Paris, Éditions Beauchesne, 1977. (13 × 21,5 cm), 675 pages.

Cet ouvrage, d'un jeune théologien d'une trentaine d'années, nous offre à la fois une introduction à la pensée d'Ernst Käsemann et, à partir de là, une réflexion très cohérente sur la tâche et le fonctionnement de la théologie au cœur de la modernité.

Le premier chapitre situe Käsemann d'un côté par rapport à la réaction historiciste à l'*Aufklärung*, et à l'opposé, par rapport à son maître Bultmann pour qui l'histoire ne peut d'aucune manière être considérée comme fondement de la foi. À la différence des autres post-bultmanniens retournés à la recherche du Jésus de l'histoire (Fuchs, Ebeling, Robinson, Braun, etc.), Käsemann refuse d'aborder l'événement Jésus-Christ comme *prima causa*. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas une origine

inaugurale, c'est la rupture, la discontinuité, entre deux figures d'un même procès historique. « Il n'est question pour lui, ni de choisir l'un des termes au détriment de l'autre, ni de découvrir entre les deux quelque secrète identité » (p. 109). L'objet de la réflexion théologique, c'est le *pluriel* du kérygme, pluriel qui seul peut vraiment permettre la décision libre et la marche en avant. Pour Käsemann, la vérité est essentiellement liée au temps et à l'histoire. Grisel peut conclure : « L'ensemble de la position de Käsemann ouvre ainsi sur une théologie post-métaphysique » (p. 131).

Dans cette perspective, comment penser le Canon des Écritures ? Pour Käsemann, il ne faut pas confondre le Nouveau Testament comme collection d'écrits canoniques avec la Parole de Dieu, avec l'Évangile. Sensible au caractère pluriel et souvent contradictoire des témoignages néo-testamentaires, il verra le canon néo-testamentaire comme « un lieu dans lequel, à titre exemplaire, l'Évangile doit être déchiffré... Canoniser le Nouveau Testament, ce n'est pas accorder ou reconnaître un temps qualitativement privilégié, c'est découper une tranche d'histoire... Même s'il n'est qu'une « tranche d'histoire », le Nouveau Testament joue une fonction décisive dans l'Église. Il préserve un vis-à-vis. Se fixer un canon, c'est se donner la possibilité d'un temps différencié: c'est ménager une tension fructueuse entre hier, aujourd'hui et demain. Derrière cette position se profile finalement la thèse qui veut que le jeu des *différences* historiques puisse permettre (je ne dis pas : tenir lieu) une *critique* de notre temps, de nos préjugés, de nos idéologies. On y reviendra. Sans canon, l'Église serait réduite à vivre le seul présent. » (pp. 156-157). Mais avec quelle clef de lecture dois-je aborder cette « tranche d'histoire » ? Le texte canonique, pense Käsemann, doit être reçu comme étant lui-même une interprétation d'une interprétation, advenant comme nouveau texte « face à des textes qui lui sont contemporains et par rapport auxquels il manque une différence » (p. 657). Nous aurions là un modèle herméneutique tout différent de celui d'Ebeling et de Fuchs. Ces deux disciples de Bultmann privilégient en effet l'unité contre la pluralité, la continuité contre la rupture et la contemporanéité avec l'origine contre la distance.

Une des thèses les plus significatives de Käsemann est que l'apocalyptique est « la